

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 9 (1933-1934)
Heft: 10

Artikel: L'officier de garde
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-707785>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tragen bisheriger Freunde der Zeitung und aus ordentlichen Zuwendungen. Die Befürworter der Landesverteidigung werden diesen Abbau des « Aufbau », des Leibblattes der Herren Ragaz und seiner Gefolgschaft, mit Würde zu tragen verstehen und feststellen: « Gschäch nüt börsers! »

*

Unser im Volk mit Begeisterung aufgenommenes **Grenzbesetzungsbuch** hat in Frankreich Nachahmung gefunden. Dort erscheint unter Mitarbeit von 6000 Frontsoldaten « Verdun 1914—1918 », ein Werk, das mit über 1000 Photographien geschmückt ist. M.

Taschenkalender für schweizerische Wehrmänner 1934

Herausgegeben von Oberst Hans Staub (Verlag Huber & Cie., Frauenfeld).

Zum 57. Mal erscheint der treue Begleiter für Soldaten aller Grade unserer Armee in seiner von jeher gediegenen, praktischen Form und dem auch dieses Jahr wieder erweiterten Inhalt. Der edle Kopf des unvergeßlichen, bedeutenden Menschen und Führers Oberstkdt. Wildbolz schmückt das Titelblatt. Eine kurz zusammengefaßte Schilderung von Leben und Wirken des hohen Offiziers zeigt uns dessen wertvolle Tätigkeit für Volk und Armee. « Zum ersten August 1914/34 », heißt ein ausgezeichnete Artikel, der uns die schicksalsschweren Zeiten der Mobilisation in die Erinnerung zurückruft. Jene Tage, an welchen unser wehrfähiges Volk wie ein Mann aufstand und an die Grenzen zog zum Schutze der Heimat. Und trotz all der Angriffe schwärmerischer Utopisten auf Wehrwillen und Wehrkraft sind wir überzeugt davon, daß bei einem neuen Weltentwurf das eidgenössische Heer sich des Wertes unserer Republik immer noch bewußt ist und eine feste Phalanx ums Schweizerhaus bilden wird. — Alles Wissenswerte über Organisation, Aufbau und Zusammensetzung der Armee ist im Kalender enthalten. Ein Auszug aus der Felddienstordnung 1927, sowie historische, geographische und verkehrstechnische Angaben sind zu finden. Bilder, Tabellen, Karten erhöhen die Anschaulichkeit des Ganzen. Für alle Wehrmänner, aber auch für Bürger, die sich über das Wesen unserer Armee einen klaren Ueberblick verschaffen wollen, ist der Taschenkalender der sicherste Wegweiser. A. O.

Wilhelm Tell im Tonfilm

Zweimal schon habe ich mir denselben angesehen und angehört. Ich habe es nicht bereut. Das « Freiheitsdrama des Schweizervolkes » nennt sich der Großtonfilm aus der Schweizer Produktion der Terra-Interna Zürich. Bei der Gesamtleistung dieses Monumentalwerkes der Filmkunst beteiligten sich von schweizerischer Seite Ralph Scotoni, bei der Produktion Direktor Konrad Schlaepfer, an der Kamera Joseph Dahinden. Als kunsthistorische Beiräte stunden dem Unternehmen zur Seite: Dr. Linus Birchler, Staatsarchivar Dr. Durrer, Dr. E. A. Geßler vom Landesmuseum, Dr. Paul Lang und Architekt Probst. Für Kostümentwürfe A. Bader in Zürich. Dazu traten tüchtige deutsche Fachleute und als Darsteller der Hauptrollen Schauspieler von europäischem Ruf. In allen Massenszenen fanden zahlreiche erwachsene Volkstypen unserer heimatlichen Gebirgswelt Verwendung. All das spielte sich nicht auf den poesielosen Stilbühnen moderner Theater ab, sondern in der herrlichen freien Natur unseres Landes. Die schönsten Schlösser und uralte, von der Neuzeit noch nicht verdorbene, charakteristische Häuser und Ortschaften, boten die echtste und großartigste Staffage, die man sich überhaupt denken kann. Denn Sturm und Wolken, Himmel und See, Felsen und Alpen, Haus und Hof, Land und Leute, alles aus einem Guß, weil der Natur entsprungen und nicht gekünstelt.

So waren die Spieler selbst auch hingerissen von der klassischen Hoheit der Landschaft, in welcher sie ihre Rollen zu tragen hatten. Der Tell von Hans Marr eine Idealgestalt im Sinne von Kiblings Bildwerk. Dämonisch in Figur, Haltung, Mimik und Auffassung des Tyrannen Konrad Veit als Geßler. Auch die andern Rollen fanden recht gute Vertreter. In Anlehnung an Schillers Werk, aber in knapper, scharf pointierter Prosa wurden die verschiedenen Ereignisse schlaglichtartig in Sprache und Bild dem Auge und Ohr geboten. In hervorragender Weise dient dieser Film nicht nur der Kenntnis unseres staatlichen Ursprungs, sondern ebensowohl der Bewunderung für unsere von Gott begnadete Heimat. Von politischer Tendenz keine Spur. Jeder Schweizer wird seine Freude an dem Werk haben. Der Tonfilm kommt auch in England und Deutschland zur Darstellung. A. O.

L'officier de garde

Après avoir fait sonner la retraite, l'officier de garde promena un regard circulaire dans la cour de la caserne et ne vit personne. Il s'approcha des escaliers conduisant aux dortoirs et ne vit personne. Il leva les yeux vers les terrasses, personne. La grande porte était fermée. Nul ne manquait au corps de garde. Les lampes brûlaient sur les paliers et dans les corridors. Les sentinelles étaient à leur poste; les soldats de planton à leurs places. Partout régnaient l'ordre et la tranquillité: le régiment dormait. Que restait-il à l'officier de garde? Aller dormir aussi. Telle était bien son intention. Il promena encore une fois les yeux autour de lui, regarda en haut, en bas, s'assura que la porte de la cantine était fermée à clef et qu'aucun bruit ne s'y faisait entendre. « Et maintenant je puis aller me coucher », murmura-t-il en se dirigeant vers sa chambre.

Mais auparavant, il avait échangé quelques mots à voix basse avec le sergent de faction:

— C'est entendu, n'est-ce pas?

— Soyez sans crainte, mon lieutenant, lui avait-on répondu d'un ton respectueux.

Il entre chez lui, ferme la porte, quitte son képi, son sabre, son ceinturon, s'approche de son lit pour arranger le revers du drap, puis, portant la main aux premiers boutons de sa tunique: « Mais, et la ronde? » fit-il avec un léger signe de tête, comme si la question se fut adressée à un autre; et saisissant brusquement la lumière, il alla se placer devant le règlement fixé à la paroi, sous le portrait du roi. Appuyant l'index au bas de la feuille, il suivait du doigt les lignes en marmottant le contenu d'un ton de mauvaise humeur, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât pour articuler distinctement: « Ronde dans les salles à 11 heures. Ouf! » ajouta-t-il en retournant promptement vers son lit en frappant du chandelier la petite table, « j'en étais bien sûr, moi. — Ronde! ronde! » continuait-il en défaisant lentement les boutons de sa tunique: « après avoir été tout le jour sur pied, à courir ça et là, du haut en bas, sans une minute de repos; après s'être époumonné à force de crier du matin au soir, arrive enfin le moment d'étirer ses membres dans son lit et de jouir d'un peu de tranquillité; mais non, messieurs, il y a la ronde, la ronde à onze heures! Votre lanterne en main, nous voilà de nouveau en route, cherchant, grondant, furetant partout pour s'assurer que tout le monde est au lit, que la cantine est fermée, qu'on n'ouvre pas la porte cochère, que personne ne descend par les fenêtres, etc. etc. ... Finalement... »

Pendant ce temps, il avait jeté sa tunique sur une chaise près du lit. « Finalement, je suis de chair et d'os, moi, comme tout le monde, et je n'entends certes pas laisser ma peau au service. Impossible que cela continue de cette manière. Plaisanterie à part, on n'a pas même le temps de manger, le règlement est là pour le prouver. Rien de plus facile... »

Et les pantalons étaient allés tenir compagnie à la tunique.

« Rien de plus facile que de composer un règlement assis devant sa table à écrire, l'estomac bien garni et le cigare à la bouche; c'est aux pauvres diables qui sont tenus de l'observer que revient tout le mal; la charge tombe toujours sur les inférieurs. Qu'importe à certains personnages qu'un pauvre officier de garde n'ait pas le loisir de se mettre un morceau sous la dent? Bûche, bûche! et si tu te trompes, au cachot! Au bout du compte... »

Et les caleçons étaient allés tenir compagnie aux autres vêtements.

« Au bout du compte, qui viendra ici, à ces heures, courir le risque de s'enrhumer pour savoir si je fais la ronde ou non? Dehors il gèle à pierre fendre et le vent du nord vous coupe la figure, sans compter un chemin à se rompre le cou à chaque pas. Le colonel demeure de l'autre côté de la ville, et puis il n'a pas l'habitude de faire des surprises. Le major de service?... Oh! il est marié, pas de danger qu'il se décide à venir. Le capitaine d'inspection?... A cette heure il fait sa partie de tarot, il ne lui prendra pas la fantaisie de se traîner jusqu'ici. Et puis, lors même qu'il viendrait, il faut pourtant... »

Pendant ce monologue, il se glissait tout grelottant sous ses couvertures, et tandis qu'il s'y blottissait de son mieux, un sourire de voluptueuse satisfaction se jouait sur ses lèvres.

« Il faudra pourtant qu'il frappe pour se faire ouvrir; et avant que le caporal de garde l'ait entendu, qu'il se soit mis en mouvement, qu'il ait rencontré le trou de la serrure et ouvert la porte, il s'écoulera bien cinq minutes, pendant lesquelles j'aurai le temps de m'habiller tant bien que mal, de courir au corps de garde prendre la lanterne, et me voilà en route pour les dortoirs à remplir mon office. Ah! quel plaisir de se mettre au lit après une journée de fatigue! Quel métier! Et dire que malgré toute ma bonne volonté, je n'arrive jamais à contenter ce grognard de capitaine. La viande n'est pas cuite; à qui la faute? A moi. Les escaliers sont malpropres; qui en est cause? Moi, que diable! Les dortoirs sont en désordre; à qui s'en prendre? A moi, toujours moi, à personne d'autre qu'à moi. Ah! le bon lit! Et à entendre certaines personnes, nous sommes des gens qui n'ont pas autre chose à faire qu'à remplir les cafés de fumée et à courir après les jeunes filles. Venez essayer, venez à présent que tout le monde est à l'expectative... et avec cette belle solde! et les impôts!

A mesure que, pour sa propre justification, il divaguait de la sorte, les pensées et les images s'obscurcissaient dans son cerveau. Le capitaine, le major, sa femme, l'expectative, les impôts se confondirent dans un bizarre mélange, puis peu à peu tout s'évanouit... Sommeil profond. Cependant, notre dormeur ne s'était pas livré au repos sans un peu d'inquiétude, sans quelque remords. Chaque fois que la pensée de la ronde se présentait à son esprit, il éprouvait un sentiment d'oppression. Pareille chose arrive à l'écolier mutin qui manque sa classe pour aller jouer aux boules de neige avec ses compagnons; l'image de son maître, celle de ses parents le poursuit dans ses jeux, et plus il cherche à l'éloigner, plus elle revient, importune et persistante comme une mouche. Rêve. — Notre songeur voit défiler devant lui dix ou douze de ces soldats indisciplinés connus dans tout régiment par leurs escapades nocturnes, leurs tournées au cabaret, leurs entreprises hasardeuses, toujours menées à bonne fin par quelques-uns, tandis que d'autres y gagnent invariablement des consignes et la prison. Il lui semblait que chacun d'eux murmurait à son oreille: « Dors, dors, nous nous en donnons », et ils disparaissaient. Puis il voyait passer, le cigare à la bouche, un bouquet de fleurs à la main, les plus élégants d'entre les sous-officiers, ceux qui portent de fines chaussures à talons pointus et ont en ville une bonne amie. Aussi lorsqu'ils peuvent s'échapper au clair de lune, n'y regardent-ils pas à deux fois. Et chacun d'eux, avant de s'éloigner, murmurait également d'un air narquois: « Dors, dors, nous nous en donnons. » Et le sergent de garde qui peu auparavant lui avait répondu ce respectueux « N'en doutez pas », accompagné d'un geste si rassurant, n'avait-il

pas eu, maintenant qu'il s'en souvenait bien, comme un éclair de malice au fond des yeux, et sur les lèvres une grimace suspecte qui voulait dire: « Va seulement dormir, va, je t'en ferai! »
(A suivre.)

De la peur

Il n'est pas de soldat qui, dans une heure de méditation, n'ait réfléchi à l'existence de ce vilain mal que l'on appelle la peur et auquel tout combattant est exposé pendant la bataille. Voici comment Darwin a décrit la peur violente:

« Le cœur bat à coups précipités; il soulève la poitrine. La pâleur envahit tout le visage. Une sueur froide couvre le corps. La respiration devient haletante. La bouche se sèche; les lèvres tremblent et ce tremblement s'étend à tout le corps. La voix s'altère, les cheveux se hérissent.

Un degré de plus, et c'est l'angoisse de la terreur. Le cœur bat tumultueusement, ou il se ralentit jusqu'à la défaillance. La gorge se serre. Le regard devient fixe. La pupille se dilate. La vision s'obscurcit. Les muscles se raidissent ou sont agités d'un tremblement convulsif. Les facultés intellectuelles se troublent. »

Quand on en est là, l'idée fixe de fuir, et de fuir à toutes jambes, s'implante dans le cerveau et en chasse toute autre idée. Le devoir de tout homme qui ne veut pas passer pour un lâche aux yeux d'autrui, et à ses propres yeux, doit donc, tous les jours de sa vie, chercher à aguerrir son cœur et à se prémunir contre les embûches de l'instinct qui le poussent à la peur.

Aux premières batailles, le nombre de ceux qui ne savent pas donner le dessus au courage est grand parfois. Nombreux sont ceux qui ont peur « pour leur peau ». Les auteurs parlent toujours de l'« héroïsme des combattants », de soldats, comme Bayard, sans peur et sans reproche. En réalité, il faut en rabattre. Les poltrons et les lâches sont nombreux. La description suivante d'une partie du champ de bataille de *Froeschwiller*, qui fut une des premières batailles de la guerre franco-allemande en 1870, a été faite par un auteur allemand qui signe un « vieux major prussien »:

« Nous n'apparûmes que très tard, et nous trouvâmes le champ de bataille à l'endroit où le combat avait été jusque-là le plus violent. Quel coup d'œil! J'étais déjà depuis longtemps habitué à la vue des morts, aux gémissements des estropiés et des blessés, mais je n'ai jamais vu un spectacle pareil à celui qui s'offrit à moi. La campagne était semée de soldats qui s'étaient défilés et ne prenaient pas part au combat. On en aurait pu former des bataillons. D'un regard, on en embrassait des centaines. Les uns étaient étendus par terre, le fusil dirigé en avant, comme une ligne de tirailleurs, attendant d'un moment à l'autre le retour de l'ennemi. Il était évident qu'ils étaient restés pendant que leurs camarades plus braves se portaient en avant. D'autres étaient tapis dans des sillons comme des lièvres. Plusieurs s'étaient réunis dans les endroits abrités par un buisson ou un trou et s'y étaient installés commodément. Tous avaient l'air indifférent. Il leur semblait suffisant, que nous fussions d'un autre corps d'armée pour nous regarder passer avec la plus grande indifférence. J'entends encore crier: « En voilà encore qui veulent se faire tuer!... » Pendant que nous avançons, quelques balles sifflèrent à nos oreilles; nous vîmes six hommes accroupis l'un derrière l'autre, à l'abri d'un arbre; l'arbre n'était pas assez gros pour cacher six hommes; le sixième était un sous-officier; tout près de l'arbre, il y avait un pli de terrain